

Yves Thériault, *N'Tsuk*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1968,  
107 p.

G.-André Vachon

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036361ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036361ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vachon, G.-A. (1968). Compte rendu de [Yves Thériault, *N'Tsuk*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1968, 107 p.] *Études françaises*, 4(4), 449–450.  
<https://doi.org/10.7202/036361ar>

YVES THÉRIAULT, *N'Tsuk*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1968, 107 p.

Pourquoi ce cinquième, ce sixième récit de la « manière indienne »? Pourquoi ce quinzième, peut-être ce vingtième

Thériault? Ceux qui reprochaient à *Agaguk*, à *Ashini*, leur pittoresque facile, leur psychologie fabriquée et, bien entendu, leurs solécismes, devaient du moins reconnaître que l'auteur avait le sens du récit épique. Avec *Agaguk*, Thériault avait peut-être réussi à créer un vrai type romanesque: l'être primitif des civilisations boréales, dont *N'Tsuk* n'est plus qu'un stéréotype, et à peine animé. Le récit est en forme de monologue, et respecte les modes de développement et les thèmes d'une certaine rhétorique indienne que l'on croyait oubliée, depuis les *Légendes canadiennes* de l'abbé Casgrain. Un enchaînement de situations et de réflexions parfaitement attendues: telle est la vie de l'aïeule *N'Tsuk*, racontée par elle-même. Et s'il est difficile de résumer ce court roman — une centaine de pages — c'est certainement parce que, à cause de la syntaxe toujours approximative qui est celle de Thériault, il flotte sur tout le récit une sorte de brume d'indécision. Phrases sans verbe, verbes transitifs sans complément, relatifs qui renvoient simultanément à deux ou trois éléments du contexte, ou à aucun: autant de « licences » susceptibles d'usages authentiquement poétiques, mais qui tournent ici à la confusion de l'expression. Témoins, les deux premières phrases du premier chapitre: « Même s'ils me parlent et m'enchantent, ce n'est ni le vent ni la tiédeur du soleil qui te diront ces mots. Mais ma seule pauvre voix, et mes seuls mots tels qu'ils sont ». Quel sens intelligible peut bien avoir ce coup d'envoi? Est-il même possible d'en décider? Logiquement, il semble que l'auteur fait dire à son héroïne: « ce sont mes seuls mots qui te diront ces mots ». Mais qu'est-ce que cela veut dire? Et qu'est-ce que ce vent et ce soleil qui, déclare *N'Tsuk*, ne raconteront pas ma vie, *même s'ils me parlent et m'enchantent*? La phrase pose les éléments d'une comparaison entre des termes, dont on entrevoit confusément les points de rapprochement; et ainsi des phrases suivantes. Dans *Agaguk*, dans *Ashini* même, le lecteur pouvait être porté par le souffle, par le rythme du récit, loin des détails de facture. Ici, l'attention traîne au ras des détails, elle enregistre toutes les incongruités de la langue, du style, de l'imagerie. Que ferait-elle d'autre, puisque rien de plus élevé ne la sollicite? De quel intérêt, la « dernière » œuvre d'un écrivain célèbre, qui a choisi la voie de l'imitation de soi-même?

G.-A. V.